

Georges Janssen



TANT QUE LA MÉMOIRE...

EDILIVRE

*Il vaut mieux avoir de l'imagination
que de la mémoire*

(Charles-Joseph de Ligne)

EXTRAIT

Première Partie

Chroniques

1. Lorsque l'enfant paraît...

15 mars 1929

La faculté a levé toute ambiguïté : il s'agit bien d'un mâle avec « pompe et sacoches ». Au cours de ces 88 ans d'existence, il a assumé le sexe que la nature lui a attribué. Il ira alimenter les pages des « Janssen » dans l'annuaire des abonnés au gaz et au téléphone.



Un poisson né sous le signe de la démocratie

Quand, dans mon berceau, j'ai ouvert les yeux pour la première fois, encore bleuis par les derniers frimas, elle était là, la fée « démocratie », penchée, bienveillante, les bras chargés de cadeaux, héritage de mes glorieux ancêtres, **les plus braves de la Gaule**. Avec le hochet de la liberté, liberté de pensée, liberté d'associations, liberté de presse, liberté... Dans le joyeux tintamarre du gobelet et du couvert en argent.

Etais-je attendu ? Deux sœurs m'avaient précédé et selon la bonne vieille tradition bourgeoise tant qu'un fils n'avait pas rejoint la fratrie, la pérennité de la tribu était en danger. La mère se trouvait donc comblée au point d'en oublier qu'une mère se doit d'être impartiale. Or il semblerait que j'ai profité de quelques privilèges à mon corps défendant.

Vous l'avez compris, je suis né dans un Etat démocratique, ou qualifié comme tel par toutes les bonnes

âmes qui régissent ce type de régime. Je suis donc théoriquement, en fonction de mon ADN de citoyen, un sous-produit de cette démocratie. Théoriquement, car le choix ne m'appartenait pas, du moins à ce stade, au même titre que le vaccin contre la variole, le lait « Guigoz » et les épinards. Tous ingrédients qui faisaient les beaux bébés de jadis.

*
* *
* *

Une année noire.

Je n'étais pourtant pas né sous les meilleurs auspices puisque le jeudi 24 octobre de la dite année, secoué par le krach de Wall Street, le monde connaissait la première grande crise économique de son histoire. On sait combien ces grandes crises, avec leur lamentable cortège de drames sociaux peuvent inciter à se tourner vers une dictature salvatrice. Le Reich en a fourni un bel exemple. Sans sombrer dans les pires excès, dans ce genre de situation, les gouvernements sont appelés à prendre des mesures qui s'apparentent à un autoritarisme qui ne dit pas son nom. Le danger est bien présent. Est-ce pour cela que Roosevelt aura été le seul président des USA à prester trois mandats ? Depuis, et la règle s'est fait une place dans toutes les démocraties, un candidat à la présidence ne peut plus effectuer que deux mandats. Si l'Europe a bien assimilé la règle, certains potentats africains tentent de contourner l'obstacle.

Donc dès le berceau, j'aurais pu connaître la plus noire des dictatures, j'aurais pu ne jamais connaître un régime, qui en dépit de ses insuffisances, garantit à l'être le respect

de sa personne et de ses biens.

Toutefois avant d'atteindre la vitesse de croisière du démocrate moyen, il m'a fallu passer par une phase intermédiaire. Ma petite taille et surtout une paire de lunettes à monture d'acier et aux verres ronds, d'un rond qui occupait la moitié du terrain, m'ont valu longtemps le surnom de « Hiro-Hito », comme l'empereur du même nom qui n'était pas le plus démocratique des Souverains. Ces premières lunettes, je les dois à Frère Camille qui a décelé très tôt ma myopie et placé au fond de la classe pour obliger ma mère à réagir. Cette monture que l'on pensait résistante à toutes les épreuves de l'adolescence, a, un jour de fièvre sportive, traversé le terrain de basket de la cour de récréation. Dès lors la monture en acier a fait place à la sévère monture en écaille de l'intellectuel.

Restait à franchir les étapes classiques ; le petit costume marin du premier communiant, la culotte bleue du petit loup puis du scout, le petit costume deux pièces de la communion solennelle, tenue gardée jusqu'au premier trimestre de la rhétorique, moment où invité au banquet des anciens, j'ai enfilé un déguisement plus sophistiqué, ce qui m'a valu la remarque amicale et grinçante : « *Qu'est-ce que ton père a mis aujourd'hui ?* ».

*

* * *

Troisième du nom, premier mâle, en me parachutant au troisième étage d'un immeuble de l'avenue Georges-Henri, dont le rez-de-chaussée était occupé par le plus prestigieux pâtisseries de l'époque, Espagne, la cigogne avait correctement rempli son contrat me ménageant un environnement propice

au développement des dons acquis à la naissance.

Depuis le berceau, j'ai été nourri de cet environnement fait de participation, de responsabilité, de libertés garanties noir sur blanc par une Constitution inscrite dans la pierre, laquelle Constitution est garantie à son tour par le cadavre du soldat enterré à ses pieds et devant lequel ma mère m'avait appris à enlever ma casquette. Une éducation au patriotisme non dénué d'ambition, la mama m'imaginant déjà, plumet au vent et pantalon flanqué d'un galon, à la tête de mon bataillon. La Première guerre mondiale devant être la der des ders, le statut d'officier ne comprenait plus que du prestige.



Mon père était-il démocrate ?

Avant tout, mon père était obsédé par le péril « rouge », par le fantôme de l'Antéchrist et, pour exorciser le danger, il soutenait financièrement l'Eglise bâillonnée de l'Est. Une position plus religieuse que politique.

Bref à la question posée ci-dessus, je réponds « oui » en vertu de ce qui précède et en vertu d'un séjour prolongé dans la gadoue des tranchées de l'Yser. Et comme mon père avait été intégré à un bataillon du Génie, on comprendra certain réflexe lors des premières manifestations. Ainsi le 10 mai 1940, à l'explosion des premières bombes sur Evere, mon père s'est précipité dans le jardin, armé de sa bêche, pour nous doter d'un bijou d'abri, avec une guerre de retard. Une tâche épuisante pour un sexagénaire et qui n'a pas été considérée à sa juste valeur puisque nous n'y sommes descendus qu'une seule fois. D'abord pour cause d'humidité,

ensuite à défaut d'une sortie de secours. Ce n'était pas vraiment la tranchée qui sauve mais un caveau familial potentiel. Aussi la tranchée est-elle devenue terrain de jeu.

Qu'a-t-il transmis à ses enfants ? Pas de discours. Il aurait pu nous souler d'exploits « héroïques ». Au contraire. Les rares allusions prenaient un tour humoristique. Pudeur et décision.

Et sur le plan de l'esprit civique ? Un souvenir personnel. Automne 1939. La drôle de guerre s'est invitée dans le quotidien... Un dimanche matin, mon père m'emmène au cinéma (Eldorado ou Métropole ?) voir un film destiné à booster le patriotisme, un documentaire à la gloire de l'armée belge, désormais prête pour la guerre 1914-1918. Ce film, « *Ceux qui veillent* » m'a convaincu que si l'Allemand franchissait la frontière, il y serait reconduit aussitôt. « Ils » ne passeraient pas... « Ils » sont passés... Mon sens de la démocratie en a-t-il été émoussé ? J'étais trop jeune pour me livrer à une telle analyse.

Côté professionnel, le père assurait la direction du département « vie », dans une compagnie d'assurances, « Les Provinces Réunies », située avenue des Arts, à un jet de poule de la place Madou. Un beau parcours, dû en partie à son bilinguisme. Car en dépit de sa naissance à Thuin, il a fait des études latines dans un collège flamand des Jésuites à Hasselt (ou Tongres ?). Le père aurait-il pu espérer gagner les hautes sphères de la société ? Effectivement, il s'est trouvé un temps en ordre utile pour accéder au poste de directeur à condition d'offrir des garanties, c'est-à-dire être en possession d'un paquet d'actions de la société, garantie d'une bonne gestion. Ce n'était pas le cas. En compensation, lors de sa mise à la retraite, la société a voté un généreux supplément de pension.

Un dernier trait de sa personnalité : une intégrité sans

faillie. Et pourtant il aurait pu cueillir ici ou là une enveloppe, une de ces enveloppes qui étouffent les scrupules. En effet, à l'époque, on n'obtenait pas une assurance vie sans un sérieux contrôle médical, une assurance vie qui devait permettre l'acquisition d'un bien immobilier. Aussi le père était-il convié par des notaires à partager bonne table, bon vin et bon cigare. Avec l'espoir d'enlever une signature. Qui chez mon père ne s'obtenait qu'en fonction de critères bien définis.

Mais alors cet homme-là n'avait donc pas de défaut. Probablement que si. Par exemple, le soir il sirotait son whisky ou son bols !

*
* *

Ma mère était-elle démocrate ?

J'ignore si elle a disposé du temps nécessaire pour se positionner en la matière. Femme au foyer, assurant la subsistance de huit personnes, attachée aux valeurs chrétiennes et à ceux qui les représentent, elle n'a pas dû se poser beaucoup de questions. La voie était claire. On votait catho dans la famille depuis des générations. Par contre j'ai le souvenir d'une femme fière de son pays et de son roi, versant des larmes à la mort du Roi Albert et à celle de la reine Astrid, acceptant les longues stations debout derrière les barrières « nadar » afin de rendre hommage à la monarchie, se levant spontanément aux premières notes de la Brabançonne. Bref une adepte de « la fleur au fusil », espérant voir son fils embrasser la carrière militaire. Déception !

Si le rire est une vertu démocratique, alors ma mère

mérite de figurer au Panthéon des démocrates de haut vol. Revenu habiter dans le quartier de mon enfance, je n'ai pas retrouvé les rires qui s'échappaient des petits commerces de proximité où ma mère faisait son show. Quand elle quittait la maison, son cabas sous le bras, impossible de prévoir son retour. Les horloges se faisaient complices et s'arrêtaient.

Oui, ma mère était une vraie démocrate, car elle avait compris, inconsciemment peut-être, qu'on ne peut pas gérer ensemble une communauté sans une bonne dose de convivialité teintée d'un zeste d'humour. Et cela n'offrait rien de commun avec la tournée des bistrots, des soirées spaghettis, des foires moules et frites, rendez-vous des citoyens éligibles. Chez ma mère, c'était un acte gratuit. Et à ce sujet, vous pouvez arriver à toutes heures, il y a toujours une cafetière à température au coin de la cuisinière.

Voilà un portrait bien souriant que, par souci d'honnêteté, il me faudra recadrer par la suite.

*
* *
* *

Le rire est-il une manifestation de démocratie ?

Pas toujours. Il n'est pas question ici du rire prescrit par la Faculté, laquelle nous invite à une vingtaine de minutes de rire quotidien. Au boulot ? Eventuellement. A la télévision ? Pas pendant le Journal Télévisé qui se résume en une série de catastrophes. Alors ? Au bistrot avec les copains ? A condition de se limiter au coca light et à l'eau ferrugineuse avant de reprendre éventuellement le volant.

Peut-on rire de tout ? Voilà une question qui revient chaque fois que la liberté de paroles s'est terminée par un

drame. On sait combien certains sont attachés à cette liberté. Mais quoi des blessures infligées aux membres de certaines communautés ? Charlie Hebdo a-t-il vraiment mesuré l'impact de son humour ? Certes la tuerie a pris l'injure comme prétexte pour commettre en réalité un acte de terrorisme. Mais quand même ? Lorsque François Pirette se met en scène dans la peau du Pape Jean-Paul II gravement malade, que veut-il démontrer ? Quand Dieudonné donne de la voix pour vilipender certains groupes d'individus, est-ce vraiment de l'humour ?

Mais alors de quoi peut-on rire ? De soi-même d'abord, ce qui est paraît-il le vrai sens du mot humour. Voyez les « anciens » les chevronnés, Devos, Lamoureux, Raynaud, Bourvil, etc... Jamais un mot blessant. Et pourtant on rit de bon cœur !

Le rire. Un morceau du patrimoine familial. Pas seulement pour les facéties de la mère, mais pour les rites des soirées sans télévision et des retrouvailles en famille les fins de semaine. Cette joie de vivre, l'école aussi y participait en apprenant des chants soit classiques où la truite occupait une place de choix mais aussi des chants virils et patriotiques comme la Brabançonne, Vers l'Avenir et la marche des Chasseurs Ardennais ! Ça donnait du cœur au ventre et de la confiance en l'avenir.

Mais le point d'orgue de ces manifestations, c'était lorsque ma mère se sentait en état de grâce, faisait éteindre les lumières (contrairement à The Voice) et entonnait un air de la « *Flute enchantée* » de Mozart. Malgré toute la considération que je dois à la femme qui m'a mis au monde, je dois avouer que seule la flute était enchantée !

La question revient lancinante : peut-on rire de tout ? Pas de réponse. Alors j'ai relu « *Trois hommes dans en*

bateau » et j'ai bien ri ! (gratuitement sur le net)

*
* *
*

Famille qui êtes-vous ?

Un père (Maurice), une mère (Dolly, diminutif d'un prénom désuet), quatre filles (Simone, Paule, Nicole, Jacqueline) et deux garçons (Georges, Jean), voilà ce qui s'appelle une famille. Nombreuse de surcroît avec la considération et les avantages liés à ce statut. Le tout officiellement consigné dans un carnet de mariage. Aujourd'hui, trois sœurs sont décédées : Simone et Paule de vieillesse, Jacqueline, de chagrin et de solitude. Peut-on désormais parler d'esprit de famille ? Voire...

Mon père que j'aurais voulu connaître davantage, a été cantonné dans un rôle de géniteur et de pourvoyeur de fonds. Aussi était-il discret, silencieux, réservé. Pourquoi cet effacement ? Parce que contrairement à la rumeur publique, le sexe dit faible est loin de l'être et que la différence de traitement entre les sexes ne penche pas obligatoirement du même côté. En d'autres mots, autour de moi, je n'ai connu que des femmes dominatrices.

Ce jugement n'est ni universel ni sans appel. Je connais des couples qui ont trouvé un parfait équilibre. Par ailleurs, la justice veut que l'instruction enquête à charge et à décharge. En d'autres mots, une femme dominatrice puise sa force dans ses gènes. En effet dans mon livre « Un petit pas de Vals », j'ai rappelé qu'à l'aube de l'espèce, il a fallu assurer la pérennité de celle-ci, un rôle dévolu à la femme, lui donnant ainsi les arguments pour justifier un matriarcat.

Mais les Romains (le Pater familias) et l'Eglise (indissolubilité du couple et pratiques sexuelles réglementées) ont fixé le cadre familial. Aujourd'hui, on ne se soucie plus de l'espèce. On est le résultat d'une éducation soit dans une famille où la mère se soumettait aux décisions du chef de famille, soit une famille où la mère porte la culotte. Dans ce dernier cas, le compagnon cherchait sa place en fonction de ce qu'il avait assimilé dans le cocoon familial. Et là il y a parfois un véritable paradoxe : l'épouse instaure son pouvoir sur l'époux alors qu'elle éduque son fils à coups de privilèges.

Le vrai problème n'est pas cette prise de pouvoir qui en fait reflète une personnalité. Le problème est dans la manière. Dans la manière d'argumenter. Relisons la fable de la Fontaine, « Le Loup et l'Agneau » pour découvrir comment les attendus conduisent l'agneau dans une impasse où il ne lui reste qu'une seule issue : tendre le cou à la guillotine. Dès le moment où le réquisitoire contient les mots « toujours » et « jamais » et que la plaidoirie se voit refuser les termes « parfois » ou « peut-être », l'affaire est entendue. Le conjoint le plus habile endosse les habits d'arbitre.

Certes depuis quelques années, la famille s'arroge le droit de se choisir un style dans lequel chacun se doit de trouver sa place, celle-ci ne lui étant plus accordée d'office.

*

* *

Ma mère dissimulait sous une perpétuelle jovialité les conflits qu'elle faisait naître au sein du groupe par des traitements discriminatoires en fonction du sexe et de la

soumission des uns et des autres.

Dès lors, l'aura que l'on accorde au statut famille « nombreuse » a quelque peu pâli. J'en suis venu à une pensée horrible. Que je livre néanmoins pour ne pas édulcorer le tableau. J'ai le sentiment que ma mère était une chaude... et que en vertu des principes chrétiens et de l'absence de moyens contraceptifs, elle a mis au monde six rejetons viables et deux qui n'ont fait qu'une timide apparition. Ces difficultés expliquent pourquoi nous sommes arrivés en deux pelotons de trois unités avec 7 ans entre les deux arrivages. Je sais qu'une telle analyse peut choquer, mais les faits sont les faits. Et si le portrait de la mère se différencie du précédent, il faut y voir un autre angle de tir.

En un mot comme en cent, pour faire une vraie famille, il a manqué un ingrédient essentiel : la tendresse. Certes ma mère veillait à maintenir une certaine cohésion dans la troupe par deux grands rendez-vous annuels ; une débauche de viennoiseries pour fêter l'an neuf et le lapin aux pruneaux de la Toussaint pour fêter l'anniversaire du père. Le père disparaît en 1976 à l'âge de 89 ans.

Veuve, la mère a poursuivi son action de rassembleuse avec un bémol. Ainsi avec son pécule de vacances annuel, elle nous invitait, Monette et moi, ma sœur Nicole et son mari Henri et ce, dans un excellent restaurant. Nouvelle image de cette discrimination dont question ci-avant. Au décès de ma mère en 1981, les grands rendez-vous se sont limités aux mariages, anniversaires de mariage et funérailles. Toutefois, je salue ici ma petite sœur Nicou et son mari (décédé depuis) pour avoir conservé jusqu'à ce jour une chaleureuse cohésion entre tous les membres de sa tribu.

On devine que sur le plan de la tendresse, je me sens un handicapé de la vie. C'est dur à reconnaître mais il arrive un moment où on n'a plus envie de jouer. S'il s'avère qu'on ne peut donner que ce que l'on a reçu, je n'aurai été qu'un père de devoirs et non le père attendu. Qu'on me jette la première pierre...

Heureusement je suis démocrate...



EXTRAIT

